

ANTHROPOGENIES LOCALES - LINGUISTIQUE

DEUX TEXTES DE SYNTHESE

MEMORANDUM POUR UN TERMINOLOGUE DEBUTANT (2002)

TABLE DES MATIERES

<i>1. Le terme et le mot.....</i>	<i>2</i>
<i>2. Le langage est une intervention dans un environnement préalablement technicisé.....</i>	<i>5</i>
<i>3. Le langage est spécification d'une chose-performance-en-situation-dans-la-circonstance-sur-un-horizon</i>	<i>7</i>
<i>4. Le langage est une spécification modulaire</i>	<i>8</i>
<i>5. Le langage procède par phonosémie manieuse</i>	<i>9</i>
<i>6. Le langage est le résultat d'une sélection phonosémique.....</i>	<i>10</i>
<i>7. Les deux apprentissages du langage : par expérience, par règle</i>	<i>11</i>
<i>8. Il n'y a de langage qu'en interaction</i>	<i>12</i>
<i>9. La langue est destin-parti d'existence</i>	<i>13</i>
<i>10. Langue ou dialecte</i>	<i>14</i>

ANTHROPOGENIES LOCALES - LINGUISTIQUE

DEUX TEXTES DE SYNTHESE

Mémoire pour un terminologue débutant (2002)

1. Le terme et le mot

La tension entre le mot et le terme est vieille comme le langage. Un mot, surtout un nom, a mille échos : *Son nom de Florence dans Calcutta désert*, titre Duras. Mais ‘table’ et ‘saucisson’ sont aussi riches pour le camelot de Provence au-dessus de son étal ; et même ‘celui-ci’, ‘celui-là’ (« Ou comme cestuy-là qui conquiert la Toison ») ; ou encore ‘car’, qui au XVII^e siècle déclencha une Querelle de Car. Pourtant, il faut bien qu’Homo faber cesse de rêver et soit producteur, qu’à certains moments il délivre les mots de tout ce qui ne concerne pas sa tâche pratique ici maintenant. Qu’il leur donne des bornes, des termes. Qu’il en fasse des termes. En somme, parler c’est sans cesse aller du mot au terme, dans la technique. Et c’est aussi revenir du terme au mot dans la poésie de l’existence en vers ou en prose. Les dictionnaires sont les témoins, grandioses quand ils s’appellent Bailly ou Gaffiot ou Webster, de la gigantomachie millénaire du terme et du mot autour du Logos.

Cependant, la tension fut plus vive en certains moments. On doit en supposer une, violente, au néolithique, quand pour la première fois le cadrage s’introduisit dans les constructions et les images d’Homo, à Çatal Höyük, et donc sans doute aussi dans les mots. Et au début des empires primaires, à Sumer, en Egypte, en Chine, en Inde, en Amérinde, lorsque les spécimens hominiens se mirent non seulement à cadrer, mais à tout sous-cadrer, en inventant des écritures intenses pour régler dans le dernier détail leurs flux de poteries, de soldats, de prisonniers, de titulatures, d’arpentages de la terre et du ciel ; jamais hommes et femmes ne furent plus justifiés par l’ordre du monde ; dans leurs images et leurs musiques, mais aussi mot à mot, terme à terme. L’héroïsme logique des sophistes grecs porta ce débat dans la rue, de Protagoras à Aristote, dont les syllogismes exigeaient que le langage soit fait de petits blocs transposables, et donc bien tranchés, les *Horoï* (frontières), dit-il, que le latin Boèce répandit comme *terminus*, le futur *terme*, qui connut son premier moment de gloire, dans notre Moyen Age, lors de la Querelle des Universaux.

Mais c'est nous, locuteurs français, qui avons le privilège d'avoir sur ce topique le plus beau des textes. Il devait être écrit, au milieu du XVIIe siècle, entre le temps de Galilée-Descartes et le temps de Leibniz-Newton, quand l'explosion de la mathématique moderne et de la physique archimédienne, bref de la Géométrie comme on disait alors, obligea non pas à expliquer au géomètre comment employer ses mots, puisque justement il le savait parfaitement, vu qu'il en faisait des termes, mais à observer que sa nouvelle rigueur mettait en question toutes les autres sphères du langage quant à leur vérité. Pascal, qui des êtres humains est celui qui a eu la passion la plus folle de la vérité («l'amour de la vérité est la plus grande des vertus chrétiennes»), et qui a le plus pathétiquement et pratiquement éprouvé la multiplicité de ses modes, - vérités géométrique, physicienne, mondaine, philosophique, théologique, charitable, et même «vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà», - devait fatalement, dans son opuscule *De l'esprit géométrique*, dès avant les *Pensées*, sans doute au moment des *Provinciales* (1656), rencontrer le « terme », ce «nom que l'on destitue de tout autre sens, s'il en a, pour lui donner celui de la chose désignée». Apercevant du même coup les limites de ce parti ascétique chez qui veut exercer la persuasion, puisque «l'art de persuader consiste autant en celui d'agrèer qu'en celui de convaincre». Lui-même, dans les *Pensées*, qui se voulaient persuasives, continuera d'employer «cœur» dans une douzaine d'acceptions.

Nous vivons une époque particulièrement orageuse entre les pôles du terme et du mot. Notre ingénierie généralisée réticulaire oblige à des contacts interdisciplinaires et internationaux constants et radicaux, où les jargons menacent cacophonie, autant que la diversité des langues. Au point que fut suscitée, depuis 1950, une corporation de terminologues. Voire un début de terminologie, Littré, qui ignore le terminologue, et même la terminologie comme discipline, voit pourtant poindre ce vocable pour désigner un ensemble de «termes», et même de «termes techniques», proches pour lui d'un idiolecte, puisque ses exemples sont la « terminologie chimique» et «la langue particulière que se fait chaque auteur».

La terminologie devenue discipline montre aujourd'hui cinq vocations. (a) Celle du pompier ou garagiste là où des incendies et des pannes font urgence, par exemple quand le biologiste ne parle pas le même langage que le statisticien et l'informaticien dont pourtant il ne saurait se passer ni dans la forme ni dans le fond. (b) Celle du missionnaire allant d'avance reconnaître et déminer certains domaines langagiers, parce qu'ils sont menaçants, ou simplement parce qu'ils semblent délimitables, propices aux travaux des terminologues en herbe. (c) Celle de l'analyste repérant sous les mots-termes, trop massifs pour être commodément adaptés, leurs composants, plus facilement et intelligemment recomposables en cas d'extension, de restriction, de reconversion sémantiques. (d) Celle du conceptualiste espérant dégager, entre les mots-termes et ce qu'ils désignent, un champ idéal cohérent, qu'il pourrait alors distribuer, sinon une fois pour toutes (la réalité bouge quand même), du moins en une suite de synchronies assez épaisses pour prévenir le tournis. Alors, dans le langage, la linguistique serait censée plus attentive à la réalité (aux référents, aux désignés), et la terminologie à ce champ conceptuel idéal. Les ordinateurs sont la bonne fortune, puisque, si on leur présente des concepts-idées sous forme de matrice de traits sémantiques, ils sont capables de comparer instantanément ces traits d'un bout à l'autre du système. Raymond Lulle et Leibniz, premiers rêveurs du projet, n'eussent même pas envisagé pareille vitesse d'exécution. (e) Celle du philosophe en quête des caractéristiques épistémologiques et technologiques d'une époque

à travers les tensions mot/ terme qu'elle montre dans ses domaines majeurs ; pour nous, par exemple, dans la biologie, la mathématique, la logique, l'histoire.

Mais rien qu'à passer en revue ces cinq niveaux, on croit comprendre que la linguistique et la terminologie ne sont pas séparables. Le terminologue ne saurait éviter de rester un peu linguiste, et même philologue, c'est-à-dire ami du logos. Et donc d'aller de temps en temps se rafraîchir l'esprit du côté de la linguistique, qui se propose d'être la science du langage en général. Or c'est ici qu'il achoppe. Car, depuis un siècle, la linguistique véhiculaire, traditionnelle, magistrale, est elle-même terminologique, ou terminologisante, et de la fréquenter l'aère et le dépayse peu. Écoutons plutôt. Dans la langue il n'y a que des différences (Saussure). Les phonèmes sont des unités phoniques distinctives pertinentes dans le système de la langue (Troubetskoï), et mêmes réductibles à des traits phonématiques (Jakobson-Halle). Les langues sont traduisibles les unes dans les autres (Jakobson). Sous les structures de surface, retrouvez en effet les structures de profondeur, bâties sur un schéma initial universel : *noun* phrase + *verb* phrase (Chomsky). Il y a des traits syntaxiques autant que des traits phonématiques (Fillmore). Il y a même des traits sémantiques (Allen).

A quoi s'ajoutent des règles d'hygiène sévères, depuis Saussure. Ce que Peirce appelait 'objet', vous l'appellerez 'réfèrent' ; donc 'signe' sera 'signifiant' ; et 'idée', 'signifié'. Quelle sécurité! Ainsi, en vous préservant des choses, devenues référence, en définissant le signe linguistique comme l'union (la solidarité, pour Hjelmslev) du signifiant et du signifié, votre job tient maintenant tout entier dans votre chambre, et même sur votre table. Et soyez fiers, linguistes, car à ce compte vous pratiquez maintenant une science autonome, la linguistique, une théorie de plein droit (comme la théorie physique chez Mach et Poincaré où, dans ces mêmes années 1900-1910, f, m et g s'entredéfinissaient systématiquement, indépendamment de l'expérience). Lacan fera le pas ultime en évacuant le signifié : «Ce qu'il faut – c'est là que la linguistique se centre bien – c'est se centrer sur le signifiant en tant que tel». «Ce n'est pas essentiel que ça ait un sens, et c'est même là-dessus qu'est fondée cette nouvelle pratique qui s'appelle la linguistique» (Milan, 12 mai 1972).

Quoi qu'il en soit, la linguistique officielle terminologisante s'est fait l'idée que son objet était la langue plus que la parole, et que la langue était un système qui découlait d'une structure (ce qui pourtant n'est le cas que des systèmes mathématiques ; les autres, depuis les vivants, comportant aussi bien des restructurations, des textures, des croissances), et qu'elle est donc adéquatement traduisible, au point de permettre des machines à traduction. Habituellement nous à dire d'un souffle : la linguistique terminologisante et traductionnelle. Or, ceci fait problème. Les machines à traduction sont rentables et admirables, intrigantes et appétibles, éclairant des *terrae incognitae*, comme tout ce qui touche à l'intelligence artificielle. Mais il faut voir que, parmi leurs découvertes, il y a celle de leurs limites. Elles auront contribué à faire sentir, a *contrario*, *ex absurdo*, à quel point le terme le plus terminologisé continue à vivre du mot, lequel lui-même vit de l'environnement technicisé qu'il spécifie. (On songe un peu à l'axiomatique et à la cybernétique menant aux théorèmes restrictifs de Gödel et de Turing).

Ainsi, le terminologue qui veut se revigorer d'un bain brûlant ou glacial de linguistique, plutôt que Saussure, ira visiter *Do Kamo* de Leenhardt écoutant les Canaques, ou *Language, Thought and Reality* de Whorf écoutant les Hopi. Ces deux livres des années 1940-50, antérieurs

à la grande passade traductionnelle structuraliste, obligent leur lecteur appartenant au groupe SAE (*Standard Average European*) à se dépayser vraiment, à devenir vraiment autre, un autre. Ce qui en fait sans doute les plus difficiles jamais écrits, s'il est vrai que «c'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement», dit encore *De l'esprit géométrique*. Leenhardt et Whorf mirent une vie pour entendre la parole dans la parole. Une vie suffit-elle pour les entendre ? Lévi-Strauss est plus confortable, qui fut terminologisant et traductionnel au point d'édifier des théories du mythe sur des traductions.

Pour le terminologue en vacances, on pourrait cependant prévoir des douches moins drastiques que Leenhardt, et surtout que Whorf. Ce serait d'envisager parfois, quelques moments, une linguistique générale ou fondamentale, c'est-à-dire où le langage apparaîtrait pour ce qu'il est, dans la constitution continue d'Homo, donc dans une anthropogénie. *Anthropogénie* de l'auteur développe cette démarche en ses chapitres 10 (la musique et le langage massifs), 16 (le langage détaillé quant à ses éléments), 17 (le langage détaillé quant à sa pratique), avec des compléments aux chapitres 18 (les écritures) et 20 (les logiques), et aussi 23 (les théories d'Homo du fait de ses langages).

Il serait vain de vouloir résumer ce que le lecteur trouvera, s'il le souhaite, sur le site *Anthropogenie*. Mais en un geste d'amitié pour un collaborateur et ami, Georges Lurquin, je voudrais exploiter le genre traditionnel du mémoire pour rassembler quelques points et traits testamentaires. Sans développements. Comme bouteilles à la mer.

2. Le langage est une intervention dans un environnement préalablement technicisé

On ne peut rien comprendre au langage, courant ou terminologisé, si l'on ne voit qu'il présuppose, à son origine, mais aussi d'instant en instant, un environnement déjà mis en ordre par la technique. Homo a été un ouvrier au moins un million d'années avant d'être capable d'un *langage massif*, et trois millions d'années avant de produire un *langage détaillé*, lorsque, avec son accession au stade sapiens sapiens, il y a quelque cent mille ans, sa voix commença de former des tons, c'est-à-dire des sons suffisamment tenus-tendus (tonos, teïneïn, tenir-tendre) pour que leurs fondamentaux ne soient pas trop brouillés par leur partiels. Bafouillant alors de premières musiques détaillées, quand ces tons étaient employés en *régime insistant*. Et de premiers traits vocaux, donc quelques phonèmes, et un premier langage détaillé, quand ils l'étaient en *régime urgent*.

Pour une anthropogénie, Homo ouvrier est l'apparition dans l'Univers d'un primate révolutionnaire, en station debout habituelle, aux articulations orthogonales et donc aussi orthogonalisantes, qui transversalise et latéralise (gauche/droite) son environnement, lequel est ainsi distribué d'abord en largeur (témoin la page que j'écris et celle que vous lisez), puis, par la vertu de ses angles droits articulatoires, selon les trois dimensions de la largeur, de la

profondeur, de la hauteur. Ce programme général du corps hominien se résume et s'intensifie entre les faces symétriques de deux mains planes en symétrie bilatérale, orthogonalisantes elles aussi, et segmentarisantes. Corrélativement, la vue, l'ouïe, le tact d'Homo exploitèrent les ressources du cerveau primatal pour faire surgir, à toute occasion, des tranches planées et lissées, des tracés et des traits, des points, des traits-points, des limites, des distributions décisives en oui et non, oui *ou* non, ceci *alors* cela. Bref, distribuant en *panoplie* et en *protocole* non seulement ses outils, ses aliments, ses rapports sociaux, mais encore ses forêts, ses rivières, ses saisons, jusqu'aux étoiles. Ainsi distribuée, technicisée, la Terre devint le « woruld » (wereld, world, Welt) des langues germaniques, c'est-à-dire l'environnement en tant qu'approprié par la vie humaine.

Cette appropriation comporte deux stades, ou plutôt deux strates. Durant des centaines de milliers d'années, les segments du « woruld » se thématèrent mutuellement selon des interactions physiques, au moins virtuelles, créant une distance technique, où fut suscitée une proximité générale qui a fait du *voisinage* la notion de base de la topologie, et que Heidegger a suggestivement pointée sous le terme de *Bewandnisganzheit*, résultat de la *Zuhandigkeit*. Ensuite, au plus tard avec Homo erectus, peut-être déjà chez Homo habilis, des segments ont commencé à se thématiser sans même d'action physique, en une thématisation pure, s'épuisant en elle-même, créant donc une *distanciation sémiotique*. Les signes étaient nés, car qu'est-ce qu'un signe sinon *un segment d'Univers thématissant un autre segment d'Univers en s'épuisant dans cette thématisation* ? Ces signes furent d'abord des *indices*, allant de l'objet au sujet, et des *index*, allant du sujet à l'objet, comme les Latins et les langues romanes les ont génialement distingués (et que malheureusement les index anglais de Peirce confondirent, nous faisant perdre un siècle entier). Puis des *images massives* quand des bifaces se mirent à développer quelque ressemblance avec le corps qui les sculptait, et aussi avec le corps qui les emploierait. Et des *musiques massives* quand des sons insistants exprimaient des états généraux, surtout rythmiques, du chanteur ou des choses. Enfin, des *langages massifs* lorsque, en un usage urgent, des segments techniques furent accolés en des rapports stables avec des segments vocaux.

Alors, inchoativement il y a 100.000 ans, et déclarativement, il y a 35.000 ans, au moment où surgirent les images détaillées du paléolithique supérieur, ces segments vocaux devinrent des tons, donc des éléments phonématisables, donc de premiers phonèmes, donc aussi de premiers glossèmes, séquencèmes, phrasés, bref la *quadruple articulation du langage détaillé*. En 20.000 ans les phonèmes se complétèrent assez pour se boucler en systèmes cadrés et cadrants, comme les images et lectures néolithiques. En 6.000 ans de plus, ils donnèrent lieu à des glossèmes, séquencèmes, phrasés dorénavant assez abstraits pour porter, en Chine, en Inde, en Grèce, en Amérinde, en Europe, les grandes métaphysiques basales qui ont duré jusqu'à nous (la fameuse « période axiale » de Jaspers). Ce qui est tout à fait remarquable, et qui en dit long sur la nature du langage détaillé, c'est que dès lors il n'eut plus rien d'essentiel à inventer, par opposition à ce qui s'est passé dans l'image détaillée et dans la musique détaillée.

La grande erreur serait de croire que la révolution phonématique et la quadruple articulation du langage comme spécification au sein d'un milieu technique ont eu lieu une fois pour toutes, au paléolithique supérieur. Elles ont cours chaque fois qu'un nourrisson apprend une langue, ou plus exactement la construit, et où un adulte la parle ou l'écoute. Nous sommes *dans* le langage, l'image et la musique ; mais la musique, l'image et le langage sont *dans*

l'environnement distribué, segmentarisé par la technique, le « woruld ». Ils y *interviennent*, au sens étymologique fort de *venire-inter*, ou *ad-venir-parmi*. En sorte qu'il est bon que le terminologue et le linguiste aient pour mémoire premier qu'il n'y a pas une rectitude de langage, ni non plus une rectification de langage naturel ou terminologisé qui puisse naître, sinon à l'intérieur d'une saisie pertinente et préalable des cohérences synchroniques et diachroniques de leur « woruld » technicisé.

3. Le langage est spécification d'une chose-performance-en-situation-dans-la-circonstance-sur-un-horizon

Etant donné la segmentarisation préalable du monde technique dans laquelle il intervient, le langage a alors comme fonction biologique de *spécifier* des segments de ce monde pour que s'y crée ou s'y exprime un événement. En en spécifiant trois ou quatre, même deux, parfois un seul, et simplement par prélèvement, par déclenchement, par distribution, par suspens, lesquels suffisent souvent à barrer, susciter, modifier un événement entier. Pourtant, ne fallait-il pas dire : *thématiser*, et même *thématiser en distanciation*, comme il convient à tout signe, plutôt que *spécifier* ? Mais on peut trouver utile d'avoir un verbe topique du langage, lequel thématise fréquemment tantôt une *espèce* (c'est un chat) tantôt un *spécimen d'une espèce* (c'est mon chat), selon les deux acceptions du verbe *spécifier*.

Bref, retenons qu'il faut fort peu de chose pour que le langage fonctionne et réussisse. Mais à la condition que les locuteurs et interlocuteurs pressentent assez l'horizon, embrassent assez la *circonstance*, perçoivent assez la dynamique de la situation, réalisent assez les gestes et les intergestes attenants à la *chose-performance*. Et cela selon leurs circulations cérébrales exotropiques, s'il s'agit d'interlocution extérieure, et endotropiques, s'il s'agit de cette interlocution intérieure que le français appelle *pensée*, l'anglais *mind*, l'allemand *Gedanke*.

Cette formidable et presque toute-puissante simplicité du langage, qui le rend apte à parler de presque tout, et même de soi, se confirme d'un parcours des langues, dès qu'on prend soin d'y défalquer leurs additions culturelles ou existentielles, comme les articles, les genres du nom, les accords du verbe et de l'adjectif, les séquencèmes très réglés, les classes grammaticales (verbes, substantifs, adjectifs, adverbes), les classes ontologiques (comme en Kenya-Rwanda). La fréquentation du chinois parlé ou écrit est la plus efficace pour ce décapage mental. On y vérifie à tout bout de champ comment un, deux, trois glossèmes, tantôt pleins (à désigné intrinsèquement déterminé), tantôt vides (à désigné extrinsèquement déterminé), suffisent, en des séquencèmes aussi obviaes que libres, à spécifier tous nos événements, triviaux ou sublimes.

Ce qui se comprend d'autant plus aisément que chez Homo les glossèmes pleins apparemment les plus éthérés - /sublimité/, /transcendance/, /immanence/, /de droite/, /de gauche/, - ne sont d'ordinaire que des faisceaux d'index (« là-haut », « à travers », « en dedans », « à droite », « à gauche ») avec divers pathos dans le phrasé. Une des séductions de l'anglais

est de mettre à nu ces phonèmes indexateurs (up, down, back, round, around, arise, awake), que le français, entiché de semi-abstraction, dissimule souvent. D'où ces propositions métaphysiques buvables en français, et ridicules dans la nudité anglaise. Ou encore l'efficacité irréprouvable des vocables pratiques anglo-saxons, puisque généralement un objet technique est un geste (indexateur, indiciel) réifié.

4. Le langage est une spécification modulaire

Ce qui contribue à simplifier encore la pratique du langage, c'est que son unité n'est guère le mot, ni le terme, mais le module. Pour spécifier des choses-performances, des situations, des circonstances, des horizons, le locuteur recourt le plus souvent à des blocs langagiers de quelques syllabes. « Où en est-on à / De Jaer? - Aux / bétonnières mobiles » suffit largement, entre gens du quartier, à demander quel est l'état d'avancement des travaux du nouveau building de l'avenue De Jaer, et à apprendre qu'on a commencé à couler des dalles d'étages, puisqu'on a fait appel aux bétonnières mobiles, alors que ce sont les bétonnières fixes qui convenaient hier encore pour la dalle des fondations, surtout en raison de l'affleurement souterrain d'un métro.

Le linguiste et le terminologue affecteront même de dire que les modules non pas *consistent en* glossèmes, mais *tiennent en* glossèmes, pour mieux marquer que ceux-ci n'y sont pas perçus par le locuteur actuellement, mais virtuellement tout au plus. Ce que confirme le neuropsychologue quand il écoute les pathologies du langage, non pas de façon quantitative comme des aberrances par rapport à des moyennes, - scolairement selon les «deux» aphasies, - mais qualitativement dans les singularités pathologiques des patients où se manifeste la multiplicité des niveaux cérébraux engagés, beaucoup plus nombreux et croisés qu'on ne croyait : « *the language-processing system is modular in character* » (*The Cognitive Neuropsychology of Language*, LEA, 1987). Et voyons bien que les modules ou boîtes verbales sont souvent doubles, comme le confirment certains lapsus. « La séance est ouverte - La séance est close » ne font pas deux boîtes, mais une. Et c'est même pourquoi un président a pu un jour ouvrir une séance en la déclarant close, simplement parce qu'il était un peu fatigué ou distrait, et non pas parce que son inconscient la souhaitait achevée, comme le *Wunsch* de Freud l'a trop vite conclu.

5. Le langage procède par phonosémie manieuse

Encore, pour fonctionner comme un langage, faut-il que les boîtes sonnent juste, c'est-à-dire que le geste vocal qu'elles impliquent chez leurs locuteurs permette à ceux-ci, non pas de « représenter » des événements, comme, le veut le *Tractatus logico philosophicus*, ni de se mettre à leur place selon le « stare pro » de la signification médiévale, mais de les manier, puisque Homo transversalisant est si manuel qu'il manie tout, même les idées. On trouvera une panoplie des ressources de ce maniement, que nous dirons phonosémique, dans la préface de « *l'Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache* de Kluge, dans l'édition de 1995, sous les titres éloquentes de *Urschöpfung*, puis de *Wortbildung*.

Moins théoriques, mais aussi couvrantes et plus excitantes à cet égard sont les cent cinquante pages (884-1053 de La Pléiade) où Mallarmé a regroupé des centaines de mots anglais selon leur réussite : « Un lien, si parfait entre la signification et la forme d'un mot qu'il ne semble causer qu'une impression, celle de sa réussite, à l'esprit et à l'oreille, c'est fréquent ». Et ce qu'il a fait pour les consonnes de l'anglais, langue consonantique, le mathématicien et logicien René Lavendhomme vient de le faire poétiquement pour les voyelles du français, langue vocalique, dans *Alphes* (Pavillon vert. Maison de la poésie d'Amay). Mais cette fois en démontrant pratiquement qu'un système phonématique - nos A, E, I, O, U, et aussi nos AN=EN, ON, IN, UN - déploie une topologie, une cybernétique, une sémantique, un songe, une algèbre, une éthique où s'épanouit, en même temps qu'il y est enfermé, tout locuteur français du seul fait de ses « voix ». En une origine du génie (ingenium, gignere, in) français au sens où Mallarmé entendait « l'origine de l'anglais », « l'âme même de l'anglais », dont il espérait qu'elle n'échappe pas à la linguistique contemporaine ». Mais quels linguistes citent Mallarmé ? Beaucoup de nos linguistiques sont des théories de la danse écrites par des perclus.

En effet, dans les éléments d'une langue, qu'ils soient phonèmes, glossèmes, séquencèmes, phrasés, il y a de la convention, de l'institution, de la dérivation, de l'immotivation, mais jamais d'arbitraire, ni *d'arbitrium*, qui veut dire jugement d'arbitrage, et surtout guise. Si, par un de ces coups de force dont Homo a le secret, les saussuriens ont vulgarisé le motto de l'arbitraire du signe dont Jakobson attribue l'occasion au sanskritiste comparatiste Whitney, c'est que, consciemment ou inconsciemment, ils se mirent à vouloir que les langues fussent traduisibles universellement et idéalement (par des machines à traduction), et donc que les mots fonctionnent comme des termes, phoniquement neutres, confirmant la linguistique comme science autonome. Il n'en a jamais rien été, pour aucun mot. De façon piquante, le module /l'arbitraire du signe/ doit beaucoup à sa phonosémie, à sa suite vocalique /a-i-è/ + /u=i/ sur le sommet /rèr/, et même /trèr/ préparé par /ar/, et même /arb/, et s'apaisant sur l'élan modéré /u-i, soutenu par les tenues /s/ et /gn/, qui permet à son locuteur d'adopter une contenance suffisante et flatteuse, professorale : « Mon cher ami, vous oubliez l'arbitraire du signe ! ». Comme nos langues sont heureuses ! Comme elles passent bien par nos gueuloirs !, martelait Flaubert.

Reste à décider si, dans un langage, le terme doit répondre alors aux exigences phonosémiques du mot. J'avoue que je viens seulement de remarquer que la préface du Kluge propose sa panoplie des voies phonosémiques sous le titre : *Einführung in die Terminologie*. Incurie, ou lapsus qui trahit que, même chez ceux qui perçoivent intensément la phonosémie, mot et terme sont en passe de se confondre, le premier mangé par le second ?

6. Le langage est le résultat d'une sélection phonosémique

En tout cas, si les langues sont si sapides, si l'on n'y trouve que des mots qui se parlent juste, et beaucoup de termes aussi, ce ne saurait être le résultat brut de la dérivation, puisque celle-ci laissée à elle-même doit fatalement comporter des dissonances. Pensons-y, si *caritatem* a sonné efficacement en latin, on voit mal pourquoi en français devait réussir *cherté*, qui en descend selon des règles de consonance diachroniques ne prévoyant pas la phonosémie des dérivés particuliers. De même, ce n'est pas parce que *pater* a sonné efficacement en latin que pour cela *vader* doit convenir en néerlandais et « *hayr* » en vieil arménien, qu'on peut en déduire selon les règles de la grammaire comparée des langues indo-européennes de Meillet, qui n'ont que faire de convenance phonosémique. L'explication doit être ailleurs.

Elle s'éclaire de la biologie. Les vivants procèdent de la variation et de la sélection. Eh bien, de même que sur la variation naturelle des vivants opère une sélection naturelle, on peut croire que, sur la variation naturelle-culturelle des langages opère une sélection naturelle-culturelle. C'est vrai que les langues dérivent l'une de l'autre selon des lois qui sont de compatibilité phonématique (et phonétique) à tout moment globale, et n'assurant pas la phonosémie manieuse de chaque module langagier particulier, mais les locuteurs ont toujours eu besoin d'un langage efficace, et ils n'ont donc chaque fois gardé que les dérivés qui avaient réussi phonosémiquement leur passe, et confortaient même les «familles» de Mallarmé, que nous appellerons des confréries phonosémiques : swift, slip, slurp, slide, sleep, snivel, snuffle; blunt, bluff, bold ; baubles, bangles, beads. Ou encore : burst, brake, beach, bray, brittle, breeches.

Rien qu'à entendre et à prononcer /braie/, ils sentirent avant 1700 que les traverses mobiles de leur moulin à vent étaient des /braies/, et avant 1800 que les serrer c'était /embrayer/, dont /débrayer/ serait l'inverse, jusqu'à nos /embrayages/ et /débrayages/ de moteurs à essence, ou d'ateliers. La sélection phonosémique pique infailliblement au passage les mots étrangers qui lui conviennent. Quel ministre de la francité vous empêchera jamais de faire un break ? Et du reste de le prononcer, non pas bréék, mais brèkk, selon la formidable histoire du «è» rétracté, rétractant, de l'éthique, de la topologie, de la cybernétique, etc. de la langue française. Retrait d'escrimeur (celui déjà rencontré dans /arbitraire/ de /l'arbitraire du signe/) familier au locuteur français depuis le XVIIe siècle, et dont il doute seulement maintenant, depuis que François Mitterrand lui a confié que les «Francés voulé la pé», et que les féministes ont remplacé ma «chère» par ma «chare», jusqu'à «la balle des balles» (pour la «belle des belles») d'Eve

Ruggieri, C'est sans doute que topologiquement, cybernétiquement, etc., nous devenons plus tendres, plus nounous. En assassinant au passage la poésie française, telle celle de Valéry. Disons donc «Té pas» dans «Tes pas, enfants de mon silence » ! Et annonçons notre lecture par «Lé pas», en place de «Les pas»!

7. Les deux apprentissages du langage : par expérience, par règle

Il y a longtemps qu'on a remarqué la différence de maîtrise des langues selon l'âge où on les acquiert. Au plus tôt au mieux, dit-on aujourd'hui. En tout cas, les premières sont acquises par expérience et par construction, expliquant ainsi la compétence du locuteur, dont les langues apprises par règles ne jouissent jamais pleinement. C'est cette originalité constructive, initiatrice, instauratrice, compétente, des langues primaires – tantôt unique, comme notre langue maternelle, tantôt multiples, comme celles des jeunes indiens de Bombay qui, à la façon de Salman Rushdie, parlent primordialement et naturellement trois langues au moins – qui permet de comprendre l'hostilité de Wittgenstein à l'idée que le langage obéirait à la logique, alors que c'est la pratique du langage se construisant qui est la logique (logikè tekhnè, technique du langage).

En effet, revisitons le nourrisson jusqu'à deux ans. Il capte et adopte les modules «segments langagiers + segments technicisés» qui se véhiculent dans son entourage. Il y adhère sans critique, il les ingurgite comme ses biberons et ses bouillies. D'abord d'une pièce. Puis progressivement, ses expériences lui montrent que certains modules sont incompatibles avec d'autres, ou qu'ils ne se vérifient pas dans la manipulation de certaines choses-performances, situations, circonstances, horizon visés ; à quoi s'ajoutent très vite, vers trois ans, des compatibilités et incompatibilités avec de premières abstractions de classe logique, comme le démontre la compréhension précoce de l'humour. Ainsi, par essais et erreurs, le nourrisson met en place des axes de sécurité, de stabilité, de référence, non pas des axes préalables, selon on ne sait quel innéisme chomskyen, mais à la suite d'informations qu'en retour ces axes servent à référer. C'est même ce paradoxe d'axes de référence résultants qu'on appelle l'expérience, laquelle, comme on commence d'y insister, fait la différence essentielle entre nos computers analogiques, digitaux (ordinateurs), hybrides, d'une part, et d'autre part ce computer très particulier qu'est le cerveau animal, et en particulier le cerveau mammalien et primatal qui est le nôtre, moyennant quelques spécialisations dues à la station debout transversalisante et aux mains planes en symétrie bilatérale, avec une vue globalisante, une ouïe proportionnante, un toucher discriminatoire et caressant. Bien sûr, s'il se confirmait que les centres cérébraux d'acquisition des langues primaires (maternelles) ne sont pas exactement les mêmes que ceux d'apprentissage par règles des autres langues, comme le suggéreraient certaines imageries cérébrales récentes, on devrait attendre des précisions précieuses sur ceci.

8. Il n'y a de langage qu'en interaction

Une des observations retentissantes de ces dernières années est celle de cet enfant américain, dont les parents étaient sourds-muets, qui regardait la télévision à loisir, où il entendait et voyait parler anglais, et qui pourtant ne savait toujours pas l'anglais alors qu'il avait fait des progrès sensibles dans l'*American Sign Language* pratiqué par ses parents. Ceci concorde avec le caractère expérimental du langage primaire. Toujours dans le même sens, on a vérifié le peu de profit que l'enfant préadolescent tire de la fréquentation des dictionnaires, alors que pendant le même temps il apprend interactivement quarante mille mots. *The emergence of Language*, recueil d'articles pionniers publiés par les *Scientific American Readings*, et actualisé en tout cas jusqu'en 1989, rassemble un matériel éloquent sur ce thème. Recommandons-y instamment *The Acquisition of Language* de Breyne Arlene Moskowitz, de 1978.

Du reste, l'interactivité langagière ressort de l'enseignement trivial des langues, et quel que soit l'âge des apprentis. Il y a un bon demi-siècle, dans le cycle moyen de Wallonie, quelques professeurs de néerlandais qui ne faisaient jamais ouvrir une grammaire, ne donnaient pas un devoir, voyaient ou ne voyaient pas de textes, obtenaient les résultats les meilleurs du pays en deux ans, parfois en un, sous deux conditions : ne jamais dire un mot de français, introduire des thèmes de conversation provocants pour leurs auditoires (la stupidité des mouvements de jeunesse, l'inexistence de la liberté humaine, l'utilité de la guerre). Dans l'enseignement supérieur, il fut montré depuis comment la même absence de toute grammaire et de tout lexique conduisait des étudiants néerlandais à une maîtrise exceptionnelle du français simplement à travers la lecture paraphrasée de textes très variés et très abondants depuis la Renaissance, sans oublier le champ de la biologie, de la physique, de la philosophie de l'histoire.

Chomsky aurait postulé, dit-on, son innéité d'une grammaire universelle pour expliquer que les enfants apprennent le langage si vite alors qu'il est si compliqué. Mais n'a-t-il pas confondu le langage de l'enfant avec celui de l'adulte, et celui de l'adulte avec le sien propre quand il faisait de la linguistique traductionnelle, et non de la linguistique générale ? En effet, il est difficile de voir ce qui se passe dans «Le chat mange la souris», dont René Thom fait grand cas pour expliquer que tout énoncé repose sur le schéma universel du lacet de captation, lequel est formalisable dans la théorie des catastrophes dont il fut le brillant initiateur. Mais quel locuteur depuis le commencement du monde a jamais dit en une interaction concrète : « Le chat mange la souris » ? Pas plus, gageons, que « My Taylor is rich ».

Dans le langage, le préalable de l'interactivité langagière agrandi, s'il est possible, le préalable du monde technicisé, d'une façon décourageante pour ceux qui croient à des traits sémantiques dénombrables. Rappelons-nous la «bétonnière mobile» de De Jaer dans l'interlocution de deux habitants du quartier. Qui aurait le front, en ce cas, de remplir les matrices conceptuelles de « bétonnière » et « mobile » ? Car que de choses-performances, que

de situations, que de circonstances, et même quel horizon ! Quelle vérification assourdissante que le langage ne se construit pas brique à brique, mais axe à axe, nœud à nœud, comme résultantes de gravitations très larges, où interviennent par exemple les longueurs de trajets d'une bétonnière mobile, ses cadences, ses charges, son turnover, etc. L'occurrence vous paraît tirée par les cheveux ? Mais faites donc mieux sur le « menace ruine » (concept) du /menace ruine/ (module) du clocher qui menace ruine (désigné, réalité extérieure) dans le village voisin. Même si votre physique s'encourage d'un portrait de Newton.

Plus généralement, qui est vraiment sûr d'avoir rencontré un concept ? Et où ? Sur quel concept entre un désigné et un désignant quelqu'un a-t-il buté avant l'âge de dix ans, sinon en mathématique, mais où justement les indexations (conceptuelles) et les index (désignants écrits) sont si proches qu'ils se recouvrent presque. C'est pourquoi la terminologie mathématique prend la liberté d'être si souple, comme René Lavendhomme le montre ici. A moins d'appeler «concept» toute réalisation endotropique d'une circulation cérébrale exotropique. Les latins ne connurent pas *conceptus* dans le sens actuel, qui selon Gaffiot n'apparaît qu'au IV^e siècle, et justement dans un écrit mathématique. Saint Thomas encore fait de ce substantif verbal un usage ontologique et non épistémologique, entendant l'intimité mentale de la *conceptio* plus que sa pertinence idéelle. Et que de prétendus concepts qui ne sont que des technèmes (toujours l'oubli de la segmentarisation technique préalable) ! Comme quand un jeune enfant, malgré la différence des formes, appelle pourtant du même mot «oreille» ce que son père porte sur les côtés de la tête et son chien par-dessus la tête, vu qu'il s'agit de part et d'autre d'organes auditifs.

9. La langue est destin-parti d'existence

Dans un groupe et pour un chacun, le parti général ou fondamental d'existence est, d'abord et avant tout, une certaine topologie, une cybernétique, une logico-sémiotique (c'est-à-dire une certaine façon de pondérer les signes, et en particulier les indices et les index), une présentivité (une certaine manière de se situer par rapport à la présence, à l'absence, à la présence-absence). Et ce parti est largement un destin, puisque chacun en hérite par son milieu physique, son milieu social, ses images, ses musiques, son langage. C'est un peu lourd, mais on devrait parler de destin-parti d'existence.

Il est alors possible de déclarer que chaque phonosémie manieuse d'un mot ou d'une langue reflète et commande le destin-parti qui est celui d'une civilisation ou d'un groupe culturel. Rouvrons *Alphes*. La trinité /e-é-è/ détermine pour tout locuteur français un certain cercle du sentiment, surtout si on l'appuie sur quelques /en-an/ : « Je perce le secret que berce cet été / Et cherche lentement le cercle de dentelle./ Je tresse des pensés levés vers cette belle / Et leste de temps cher cette légèreté...// Lentement décentré, je pense être resté / En cet événement de fenêtre éternelle [...]» Jusqu'à ce que les deux quatrains, canoniquement statiques transitent aux deux tercets, dynamiques, par : « Sec, le cercle net cesse le désert terne [...]». Il

fallait que la pièce s'intitule *Le rêve de Perec*, parce que Georges Perec inaugura cet exercice, et puisque les deux syllabes de son nom avec leurs /e-é-è/ centrés sur R, entre P et K, /Perec/, étaient déjà pareil destin, suggérant pareil parti. Annoncé ici par /rêve/.

Un destin-parti d'existence se réalise à travers des effets de champ. Et donc aussi une hiérarchie de fantasmes, si l'on entend par fantôme une chose-performance, une situation, une circonstance, un horizon quand ils sont nimbés d'effets de champ. Effets de champ perceptivo-moteurs stables, cinétiques, dynamiques, excités. Effet de champ logico-sémiotiques, eux aussi stables, cinétiques, dynamiques, excités. Affaire des poètes, des prophètes religieux et politiques. Affaire des poissonnières proposant leur poisson ou se disputant un emplacement. Affaire hyperactive des enfants qui se plaisent aux comptines et à l'humour, lequel est la fine fleur des effets de champ logico-sémiotiques.

Et, sur ce chapitre, n'opposons pas trop vite le mot, qui se plairait aux effets de champ excités, et le terme, qui inclinerait aux effets de champ stables, ceux qui font qu'un poulet manque rarement la boule ronde qu'il picore, et que le géomètre distingue un cercle d'un carré. Même s'ils évitent fatalement les effets de champ excités, les terminologues les plus conceptualisants, à moins d'être aveugles, sourds et gourds. Dieu nous garde, restent sensibles, dans les vocables qu'ils sauvent ou condamnent, à des effets de champ cinétiques, voire dynamiques, que le français appelle *mouvances*, et les musicologues anglais *motions*. Les termes pas plus que les mots n'échappent aux destins-partis d'existence. Ils les jouent même parfois au dé. Le dé de la syllabe de trop, ou manquante, ou bêtement dite.

La possession commune d'un destin-parti d'existence entre locuteurs et constructeurs d'une même langue explique, avec la simplicité de la quadruple articulation du langage, et la segmentarisation préalable du « world » dans l'intergeste, la complicité entre les interlocuteurs. Complicité intercérébrale quasiment instantanée, aussi remarquable pour l'anthropogénie que la précoce entrée du jeune 'enfant dans les subtilités de l'humour, cette forme du comique qui porte justement sur le partage d'un destin-parti d'existence.

10. Langue ou dialecte

Dans ce qui précède, nous avons employé distraitemment le mot «langue». Il eût mieux valu dire « dialecte », selon l'excellent terme *dialektos* (dia-logos ou logos en interaction) utilisé par Aristote pour désigner le langage courant. On peut convenir alors, avec *Encyclopaedia of Language* de David Crystal, de dire qu'un dialecte devient une langue lorsque, pour des raisons éthiques ou religieuses, et surtout politiques, il est fixé par des grammaires et des lexiques défendus grâce à des académiciens et des enseignants, voire des ministres de l'éducation nationale. Il est même instructif de dire que tout commence par l'idiolecte, et que le dialecte résulte de la compatibilisation des idiolectes à travers l'interaction de l'interlocution et de l'intergeste. Au moment où, dans la vie de chacun, l'*idios*, marquant la distinction massive (sFe

: de *sva* et de *self*), non dialectisable, le cède au *dia*, marquant la séparation oppositive (*dFi*), dialectisable.

La distinction langue/dialecte permet de formuler des phénomènes de grandes conséquences pédagogiques. Car la langue est l'amie intime de la linguistique terminologisante et traductionnelle ; elle ne l'est pas fatalement de la littérature, ni de toute parole intense, lesquelles sont toujours des remontées de la langue au dialecte, et du terme au mot. On se rappellera comment historiquement les culminations du langage hominien se sont situées très souvent dans des laps de temps relativement courts où commençait à poindre une langue mais encore chaude du dialecte. Quand Malherbe alla recueillir les éléments du vers français classique chez les crocheteurs du Pont-Neuf. Quand Descartes et Pascal créèrent en vingt ans la prose classique que Bossuet acheva, à l'adhésion émerveillée de leurs contemporains. Quand Shakespeare dressa en toutes directions l'anglais élisabéthain. Quand le vers grec d'Homère et Archiloque devint tragédie chez Eschyle et Sophocle. Quand Muhammad transforma en la langue d'Allah le dialecte de sa tribu.

Nous vivons précisément une période de passage accéléré en tous ordres. Avec de multiples gravitations qui nous poussent du mot au terme. Et nous rappellent en même temps vers la source inévitable qu'est le mot. Puisque l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de rythme. Comme le savent les Noirs et les Brésiliens, et chacun depuis toujours.

Henri Van Lier, 2002

*Ce Mémoire pour un terminologue débutant a été à l'origine publié dans la revue *Le Langage et l'Homme*, Institut libre Marie Haps, Bruxelles - XXXVI.1-2002, pages 15 et s.*

Il a été reproduit, en 2012, dans *Synergies Monde Méditerranéen*.